

—Et cette étoile qu'Emmeline appelle "Espérance!..."

Eugène secoua la tête.

—Elle ne brille pas pour moi, dit-il d'une voix oppressée; je n'ai plus rien à espérer; Mme de Valcourt et M. de Sisterne ne me trouvent plus digne d'Emmeline.

—Eugène, tu oublies que tu es le fils du marquis de Coulange!

—Non, mon père: mais l'amiral de Sisterne, mon père: il n'est ni moins noble, ni moins grand, parce qu'il a des scrupules faciles à comprendre.

—Non, non, fit le marquis, il y a autre chose.

—Il n'y a que cela, mon père, et vous le voyez, c'est assez. Je pourrais, fort de l'amour d'Emmeline et sûr d'être approuvé par elle, ne tenir aucun compte de l'obstacle qu'on met entre nous; mais mon devoir, ma dignité et l'honneur me défendent de rien tenter contre l'autorité de Mme de Valcourt et de M. de Sisterne! Je dois forcément me soumettre à leur volonté.

—Malheureusement, quand à présent, je ne puis te donner aucun conseil, répondit M. de Coulange.

—Enfin, mon père, que vous à dit M. de Sisterne.

—Ce qu'il m'a dit? Rien.

Le marquis prit le billet de l'amiral, qu'il avait jeté, froissé sur un meuble, et le remit à Eugène en disant:

—Tiens, voilà les belles raisons qu'il me donne, voilà comment il m'explique le départ de Mme de Valcourt et de sa fille.

—Oh! fit le jeune homme après avoir lu. Mais Emmeline se porte à merveille, mon père! s'écria-t-il. En vérité, je ne comprends pas...

—Je ne comprends pas plus que toi.

—Hier, quand vous avez vu M. de Sisterne et que vous lui avez appris la vérité, que vous a-t-il dit? Qu'a-t-il répondu?

—Je n'ai pas vu l'amiral hier, et je ne l'ai pas trouvé chez lui ce matin quand je m'y suis présenté. Tu sais pourquoi, par la singulière lettre qu'il m'a écrits.

Eugène laissa voir sa surprise.

—Et c'est hier soir, dans la nuit, qu'Emmeline m'a écrit, murmura-t-il comme se parlant à lui-même.

Soudain il se frappa le front.

—Ah! je comprends, dit-il; c'est un nouveau coup que nous ont porté nos terribles ennemis.

—Cela n'est pas douteux, dit le marquis.

—L'un de ces misérables, celui qui m'a parlé, m'a dit: "Vous n'épouserez pas Mlle de Valcourt."

Ce n'était point là une vaine menace.

Je ne suppose pas, reprit M. de Coulange, que l'un de ces trois hommes, qui sont, en effet, de terribles ennemis, ait eu l'audace de se présenter devant Mme de Valcourt ou l'amiral; mais ceux-ci ont évidemment reçu une lettre. Que contient-elle cette lettre? Dénature-t-elle la vérité en y ajoutant quelque monstrueuse calomnie? Je suis porté à le croire. Sur ce point, je saurai bientôt à quoi m'en tenir. Oui, je veux savoir, je saurai... Quoi qu'il en soit, je ne pardonne point à M. de Sisterne de n'être pas venu me trouver hier soir, ayant à la main la lettre en question. Notre vieille amitié exigeait qu'il fit cette démarche avant de prendre une détermination que je considère comme une injure qui nous est faite à tous.

On peut admettre que Mme de Valcourt et l'amiral aient certains scrupules, mais encore faut-il qu'ils les fassent connaître. Si tu dois renoncer à Emmeline, ton âme est assez forte pour pouvoir faire ce sacrifice. Ce que M. de Sisterne m'a écrit ce matin, avant de conduire sa sœur et sa nièce au chemin de fer, indique suffisamment qu'il a l'intention de se soustraire à une explication devenue nécessaire, mais il me la faut cette explication. Je la provoquerai, et l'amiral ne pourra point se refuser à me la donner.

—Ah! je sais d'avance ce qu'il vous répondra.

—Ne préjugeons rien. Eugène, attendons.

—Soit, mais, mon père, que votre affection pour moi ne vous fasse rien perdre de votre noble fierté. Vous savez combien j'aime Emmeline, je ne l'oublierai jamais. Mais du moment qu'on ne me trouve plus digne d'elle, je suis prêt à faire tous les sacrifices. En cela comme en tout, mon père, je veux me montrer digne de vous. Dussé-je en souffrir toujours et même mourir, la force ne me manquera jamais.

## XXIX

Disons, maintenant, ce qui s'était passé la veille chez le comte de Sisterne.

Mme de Valcourt et sa fille venaient de déjeuner, lorsqu'un domestique apporta une lettre dans une enveloppe cachetée de cire bleue. Cette lettre, adressée à Mme la comtesse de Valcourt, avait été remise chez le concierge, un instant auparavant, par un commissionnaire.

Avant de sortir de la salle à manger, Mme de Valcourt rompit le cachet et commença à lire.

Emmeline, qui avait les yeux fixés sur elle, la vit pâlir tout à coup.

—Qu'est-ce donc, chère mère? une mauvaise nouvelle? demanda la jeune fille avec inquiétude.

—Non, pas précisément, balbutia Mme de Valcourt; mais c'est... c'est bien singulier.

—Qui donc vous écrit? demanda encore la jeune fille.

—Je ne sais pas, répondit la mère dont le trouble augmentait.

—Chère mère, vous voulez me le cacher, un accident est arrivé à mon oncle! s'écria la jeune fille.

—Non, rassure-toi, il ne s'agit pas de ton oncle.

—Alors, chère mère, dites-moi.

—Je ne peux rien te dire, interrompit Mme de Valcourt. Je te laisse, continua-t-elle, j'ai besoin d'être seule pour lire cette lettre et la comprendre.

Sur ces mots elle quitta brusquement Emmeline et se retira dans sa chambre.

La jeune fille resta un instant immobile au milieu de la salle, le regard fixé sur la porte derrière laquelle sa mère avait disparu. Ses yeux se voilèrent de larmes. Elle les essuya rapidement.

—Ah! murmura-t-elle tristement, les angoisses de mon cœur me disent qu'un malheur vient de nous arriver.

Elle sortit à son tour de la salle à manger et rentra dans sa chambre.

Elle prit son travail, une broderie, et s'assit près de la fenêtre; mais, après le premier feston, l'aiguille resta immobile, piquée dans l'étoffe.

Croyant calmer son inquiétude, elle prit un livre. Mais la lecture ne lui réussit pas mieux que la broderie. Elle lut une page et n'en retourna pas le feuillet.

Pendant ce temps, très-agitée, bouleversée dans tout son être, Mme de Valcourt se livrait, de son côté, à de douloureuses réflexions.

Après avoir lu la lettre, elle était restée atterrée, elle l'avait relue une seconde fois, puis une troisième, comme si elle eût eu peur d'avoir mal compris ou espéré qu'une nouvelle lecture lui ferait trouver moins épouvantable la chose qu'on lui apprenait. Ensuite elle avait remis la lettre dans son enveloppe, puis l'avait cachée dans le corsage de sa robe.

Voici le texte de cette lettre:

"Madame la comtesse,

"Quand on possède un secret bien caché, duquel peut dépendre le bonheur ou le malheur de plusieurs personnes qu'on estime et qu'on respecte, on interroge sa conscience et l'on se demande ce qu'on doit faire.

"La personne qui vous écrit pense que connaissant un secret de cette nature, elle serait coupable de ne pas le révéler. C'est un devoir pénible à remplir. Il y a dans la vie de ces devoirs qui s'imposent.

"Je connais M. l'amiral de Sisterne depuis longtemps, j'ai l'honneur de vous connaître aussi, madame la comtesse, et je sais combien vous aimez votre fille unique, Mlle Emmeline de Valcourt. C'est de votre chère enfant qu'il s'agit, madame; c'est son bonheur que je veux protéger contre les coups imprévus de l'avenir.

"Comme vous, M. l'amiral de Sisterne a des sentiments élevés; pour vous l'honneur est tout, il est votre seul guide. Eh bien Mme la comtesse, vous ne pouvez pas consentir, M. l'amiral et vous, au mariage de Mlle de Valcourt avec le comte de Coulange; votre honneur vous le défend. Voici pourquoi: le comte de Coulange n'est pas le fils du marquis de Coulange!

"Le marquis ne sait rien; il n'a pas soupçonné ce qui s'est passé dans sa maison il y a vingt-deux ans. La marquise, sous son apparente faiblesse, cache une force peu commune et une grande audace; elle a su tromper son mari, garder admirablement son secret et imposer à M. le marquis de Coulange une paternité qui n'est pas la sienne.

"Si M. le comte de Sisterne veut bien se rappeler dans quel triste état se trouvait le marquis de Coulange à l'époque de votre mariage avec M. le comte de Valcourt, c'est-à-dire un an environ avant la naissance du comte de Coulange, il sera convaincu que ce dernier ne peut pas être son fils.

"Cependant, si monsieur l'amiral ne se trouvait pas suffisamment édifié; il n'aurait qu'à se rendre ce soir à dix heures dans le passage du Saumon. Là, il rencontrerait une personne qui lui donnerait toutes les preuves qu'il pourrait exiger.

"Agréez, madame la comtesse, l'hommage de mes sentiments respectueux.

"H. de B\*\*\*."

Dans l'auteur de cette lettre odieuse, anonyme malgré les initiales de la signature, le lecteur a certainement reconnu Sosthène de Perny. Il l'avait conçue avec une intention de perfidie éclatante et chaque phrase révélait sa haine pour sa sœur.

On comprend l'effet terrible, foudroyant, qu'une lecture sem-